

“Cette histoire s'est passée très loin des oxydes de carbone
Environ 3 millions d'années avant Michael Jackson
On peut donc affirmer sans offenser son archevêque
Que Dieu a la gueule et l'aspect d'un australopithèque
Dieu est un drôle de mec
Un australopithèque
Oui mais on l'aime quand même
Dieu est amour toujours
Dieu est amour
Et Jésus change le beurre en vaseline
Dieu est in”¹

À quatre pattes devant son dieu

« Aux premières victimes du parti (lors du putsch de la brasserie tenté par Hitler à Munich) sera rendu un culte digne de celui des martyrs chrétiens. Les mots qui évoquent les cérémonies célébrant “la résurrection de l'Empire grand-allemand” s'inscrivent dans l'ordre de la transcendance chrétienne : mystique de Noël, martyre, résurrection (...) venaient ponctuer les actes du Führer et du parti nazi. (...) Hitler alla même jusqu'à revendiquer sa filiation divine et qualifier sa mission de *religieuse* : “La Providence nous guide, nous agissons selon la volonté du Tout-Puissant” professe-t-il dans de nombreux discours (...) Au palais des sports, les masses sont prises d'une ivresse insensée”. Rien d'étonnant à ce que le Nazisme ait été “pris par beaucoup de gens pour l'Évangile, puisqu'il se servait de la langue de l'Évangile”, que *Mein Kampf* ait été appelé “la Bible du National-Socialisme” et que le mot *Reich*, bien au-delà de sa signification politique, terrestre, s'élevait à des hauteurs, celles de “l'au-delà chrétien, le *Himmelreich*, le Royaume des cieux”. »²

Ça a bien failli marcher... mais la plupart des extraits des discours d'Hitler retransmis par les archives cinématographiques sont soigneusement expurgés de ses plagiats catéchistes.

« Les mots engendrent, les mots transforment, les mots détruisent (...) Question classique inépuisable: comment l'activité inconsciente trouve-t-elle des voies de passage par la pensée verbale ? »³

Tout se passe comme si le délire nazi n'avait dû sa puissance pathogène qu'à ses propres “forces obscures” et que la psychose monothéiste et chrétienne n'y était pour rien.

Le génocide au fondement commun des monothéismes⁴

Les prescriptions sexuelles religieuses font l'objet de nombreuses analyses – loin d'épuiser la question. Je n'y reviendrai pas mais ajouterai un angle de vue. À travers la contemtion du corps, c'est de l'animal *sui generis* dont il serait question : c'est en tant qu'animal déviant que le mythe fondateur monothéiste chasserait l'humain du “jardin de paradis” originel.

Cette chasse à la bête persiste à diriger non seulement la politique, mais l'économie de nos cultures contemporaines, éclairées, “laïques” et postmodernes...

L'animal est le repoussoir de l'humain – Darwin a beau farcir nos têtes bien pleines, c'est sur l'exclusion de la bestiole que nous persistons à nous fonder en humanité. Glissement de sens : on s'identifie à l'humain par l'exclusion. L'Autre et l'étranger *bétifiés* peuvent alors être traités au mieux en animaux domestiques, au pire en matériau de boucherie ou vermine à éradiquer.

¹ Hubert-Félix Thiéfaine, *La Nostalgie de dieu*.

² Marie-Claude Fusco citant Viktor Klemperer (*LTI, la langue du III^e Reich*) in « Langue totalitaire, langue du religieux », *Revue Topique* n° 96, *Vers les monothéismes*, L'esprit du Temps 2006-3 p. 130.

³ Nathalie Zaltzman, « L'Impact des mots », *revue Topique*, *op.cit.* p. 86

⁴ Judaïsme, Christianisme et Islam – il faut tenir compte des schismes opérant des distinctions radicales : catholique, orthodoxe, anglicane et protestantes (Christianisme), sunnite, chiïte et soufie (Islam), hassidique et libérale (Judaïsme) : la tentation polythéiste s'inscrit dans l'histoire même, l'ensanglantant de crimes répétés.

Africains et Amérindiens, définis comme humanoïdes “singant” (*sic*) le visage humain (et donc l’image divine) selon les termes de l’Église catholique lors de la Conférence de Valladolid (1550-51) qui tenta de trancher la question de savoir si les “sauvages” avaient ou non une âme (point crucial qui aurait entériné la culpabilité de l’Église en regard des effroyables génocides de la *Conquista* et la question restera bien sûr sans réponse), tenaient ainsi lieu – et le tinrent longtemps – de “chainon intermédiaire” entre l’animal et l’homme.

Darwin lui-même ne tirera pas son terme de “chainon manquant” *ex nihilo*...

Animale la femme (le mythe fondateur soutiendra l’opprobre bien après que le Concile de Trente lui ait concédé une âme), animaux les serfs et généralement les pauvres (le simple fait d’être né du mauvais côté de la barrière prouvant la proximité bestiale). Le nazisme organise l’élimination des Juifs au même *religieux* motif et mille “radios des mille collines” continuent à en appeler à la destruction des impies ravalés au rang de bestiaux.

Le même processus de “valeurs” – ici sous son aspect “civilisé” – conduit l’industrie agroalimentaire au massacre industriel de millions de mammifères, matériaux vivants du marché de la viande. Malgré les mobilisations pour la vie animale menacée, le génocide de la “bête” – direct et/ou prétexté – reste un effet et un vecteur culturel, politique et économique, du monothéisme.

Mais il n’est pas que cela, il en serait aussi la cause : c’est l’hypothèse défendue ici. Et, en tant que causalité il persisterait à se refonder indéfiniment et le fera tant que nous en resterons les agents, victimes et bourreaux, inconscients. Face à l’horreur infligé par l’homme à l’animal et à l’homme bêtifié, il faut conclure : quelque chose de latent, refoulé et terrible, reste à l’œuvre, voilé par des justifications, sous la perpétration de ce “crime sans fin répété”...

« On ne parle jamais du but de la vie des animaux, sinon pour les considérer comme destinés à servir l’homme. Mais ce point de vue est lui aussi insoutenable car nombreux sont les animaux dont l’homme ne sait que faire – sauf les décrire, les classer et les étudier – et des multitudes d’espèces se sont d’ailleurs soustraites à cette utilisation par le fait qu’elles ont vécu et disparu avant même que l’homme ne les ait aperçues. (...) On ne se trompera guère en concluant que l’idée d’assigner un but à la vie n’existe qu’en fonction du système religieux. »⁵

L’indigence du mythe fondateur

On admet que la religion aurait évolué (évolution censée signer un “progrès”) du polythéisme à l’hénothéisme⁶ puis au monothéisme, soit de la pluralité d’un monde de dieux (où les dieux-animaux ont leur place) à l’organisation d’un panthéon hiérarchisé où un “chef” (également *père*) des dieux, ainsi Zeus ou Jupiter, gouverne les autres, puis enfin à l’invention du dieu unique des monothéismes. C’est avec l’hénothéisme que l’animal se voit déclassé du divin (l’animalité restant présente dans des figures de demi-dieux, notamment ceux chargés des viles besognes posthumes et dans les formes que revêt le roi des dieux pour tromper les mortelles). C’est aussi l’hénothéisme qui exclut le féminin du sommet de sa hiérarchie divine.

La réduction monothéiste s’opère à partir de cette double exclusion – féminin et animalité – gardant la trace de cette castration sous la forme d’un retournement, d’une assignation de la femme et de l’animal à l’imperfection et au mal, justifiant ainsi l’héritage hénothéiste dont il n’est ni plus ni moins que la caricature. Et s’il faut prêter sens à cette “tromperie” des mortels dont l’hénothéisme grec s’accusait déjà à travers les multiples *travestissements* de Zeus, on peut craindre que le progrès monothéiste ne tienne, du point de vue de la tromperie, le pompon.

En regard de la richesse poétique (narrative et allégorique) des cosmogonies “primitives et païennes”, la genèse monothéiste montre, elle, une pauvreté et une aridité confondantes.

« L’interprétation privilégie les restes ; elle est obligée de s’en remettre à eux. Ce qui intéresse sa vigilance c’est leur mobilité, leur circulation, les écarts entre les différentes versions qu’ils inspirent.

⁵ Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris PUF 1986 pp. 19-20.

⁶ Concept de Max Müller, philologue du 19^e siècle (il consacra son travail à l’étude des textes védiques).

Toute tentation de supprimer les écarts, toute visée tautologique de suppression du reste et de l'écart à une portée meurtrière pour la vie psychique. (...) Le système clos, telle est la certitude du délire. »⁷

Le monothéisme prétend par là, dès le discours des origines, à l'abstrait ou plutôt littéralement au *schéma* – aussi compris au sens hébraïque du terme d'appel à l'écoute. Souci schématique qui va diriger l'économie de l'écrit des livres sacrés et tout autant les gloses et interprétations.

« La “langue idéologique” véhicule des représentations pictographiques de rejet où s'exprime la pulsion de mort. (...) Son discours ne laisse aucune place à l'autodérision, les mots sont pris à la lettre ; sa langue est une langue sinistrée, porteuse des cicatrices de blessures anciennes, du temps où langage et image du corps sont édifiés ensemble, portés par le langage fondamental et la voix du porte-parole. Pour elle, dire n'est pas un mode d'échange véhiculant une polysémie. »⁸

La langue monothéiste refuse donc, tout à fait logiquement, la polysémie puisqu'elle récuse le polythéisme. Elle ne peut réaliser son rêve totalitaire que par la castration, l'exclusion. Le propre du schéma est la perte et, du point de vue totalitaire, *cette perte abolit tout “reste”*.

« La langue idéologique (...) fait circuler des représentations pictographiques de rejet synonymes de mauvaise rencontre, d'arrachement, de mutilation, avec toutes les conséquences psychiques que cette utilisation d'un mode représentatif implique, à savoir la possible mise au silence des autres modes représentatifs et de la pensée qui en découle. »⁹

Mais il faut compenser la perte. Le monothéisme décline alors tant de cohortes d'anges, archanges, Élohim, Néphilim et figures bibliques sacrées – familles, fils et filles, parents, rois, guerriers, disciples, prophètes et prophétesses – qu'il produit un panthéon surpeuplé dont la polysémie fonctionne pour le moins, dans les affects suscités, comme hénothéiste... Plus encore, prétendant gouverner l'histoire, ces cohortes restent ouvertes dans le temps : n'importe quel croyant peut les intégrer par la sainteté, le martyre et le sacrifice, renforçant ainsi l'angéologie toujours plus augmentée de tentation polythéiste. C'est là sans doute le facteur le plus puissant de la fascination : elle ancre le monothéisme dans le réel social *normé*, dans le devenir historique. La hiérarchie ecclésiale catholique est elle-même un modèle hénothéiste. Mais cela ne suffit pas à compenser la perte de sens : l'effarant outillage juridico-paranoïaque des “procès” en sainteté suffit à démontrer l'effectivité réelle du délire à l'œuvre. Le protestantisme et l'islam moderne (religions sans hiérarchie cléricale et qui interdisent, à l'exemple du judaïsme, toute représentation anthropomorphe dans les lieux de culte), en suppléant l'absence de saintes cohortes par la “liberté” donnée aux croyants de créer leur propre secte pour peu que leur interprétation des textes (surtout les prophéties) rencontre la moindre audience, obéissent tout autant à la règle¹⁰, sous prétexte ici de “démocratie”...

Un facteur s'impose cependant au fondement commun des trois monothéismes : l'exclusion de l'animal – en tant que figure sacrée car, pour ce qui concerne la “bestialité” sévissant à leurs panthéons mytho-historiques, celle-ci dépasse infiniment en atrocité toutes les cosmogonies païennes. Ici une chose mérite considération : la constante présence animale, sublimée comme allégorie de puissance créatrice dans les cosmogonies “primitives”. L'animal y est le père du monde visible : poisson, renard, lion, serpent, vache, etc. La figure animale ancre ici la religiosité dans le réel vivant commun sans le mutiler. L'hypothèse unificatrice d'un “principe créateur” sous-tend néanmoins en arrière plan la plupart des mythes.

⁷ Nathalie Zaltzman, *op. cit.* p. 88.

⁸ Evelyne Tysebaert, « La Nuit des mots », *revue Topique* n° 96, *op. cit.* pp. 94-95. Le terme *pictographique* désigne en psychanalyse le mode de représentation originnaire propre à la psyché du nouveau-né et perdurant tout au long de la vie (voir Piera Aulagnier, *La Violence de l'interprétation*, PUF 1975).

⁹ *Ibid.* p. 97.

¹⁰ L'égalité homme-femme dont on gratifie le dogme protestant repose sur un concept abominable : le renvoi de l'humanité entière à la “damnation” (dont seule la “prédestination d'une grâce divine” parfaitement capricieuse sauverait quelques-un(e)s) : nul besoin dès lors de poser une hiérarchie, n'est-ce pas, entre deux rebuts...

L'eidolôn (*idole*) originel du monothéisme

La cosmogonie monothéiste pose le postulat du néant “habité/propriété” du dieu. Négation, *absence radicale sans image possible* – autrement dit sans ancrage au réel du point de vue sensoriel. Dieu unique et créateur sans représentation possible et sans Autre, coexistant à l'univers mais extérieur/supérieur à celui-ci (extériorité qui est par définition un non-sens) et “surtotalitaire” en venant à la fois compléter et fermer l'intenable infini du vide par son aberrante solitude.

Fiat lux : quelle lumière peut-elle jamais surgir en l'absence du moindre œil pour la voir ? Selon la genèse monothéiste aucun être vivant n'existe alors et seul le dieu amorphe “voit” que la lumière est “bonne”. La métaphore de l'auto-éblouissement est tellement criante qu'il n'est pas besoin d'être psychanalyste pour saisir qu'est ici mise en scène une *hallucination*. Plus que tout autre récit “primitif” des origines (où la *distance métaphorique* de l'animal sacralisé reste présente à l'esprit de celui qui épouse ce culte), le monothéisme s'origine dans l'halluciné. Halluciné qui va émailler son histoire, des visions mystiques aux états de transe en passant par les délires meurtriers de masse. Par l'halluciné le monothéisme abolit, dès sa genèse, toute distance et prétend constituer *tout* le réel. Le *mono* du théisme est à ce prix. En psychanalyse, c'est l'halluciné de l'infantile originaire (dans les premiers moments de la vie humaine et bien avant que l'imaginaire puis le rationnel ne s'instituent), qui réalise la première représentation – laquelle ouvre la voie à toutes celles, ultérieures, de plus en plus élaborées. “Rempart contre l'idolâtrie”, le monothéisme se donne donc en fondement la nécessité d'un *reflet sans source*...

L'animal n'a pas d'autre fonction ici que de précéder l'irruption de l'homme (le monothéisme semblerait détenir un savoir darwinien...) dans ce jardin des délices qu'était le monde il y a 50 millions d'années¹¹. Animaux maquettes de Jurassic Park : l'animal est un brouillon, l'aveugle brouillon de l'homme. Adam lui-même n'est qu'un *Golem* – être de poussière – mais celui du dieu, ce qui fait toute la différence : il faut que ce dieu souffle dans ses narines pour lui donner vie (seul l'homme a droit à la vaporisation divine: il n'est pas besoin de souffler dans le nez des bestioles à peine pétries pour les animer). Soufflant dans le nez de l'homme, le dieu, du coup, s'égalise à sa “création”. Et menace de perdre son exception divine : troisième impossibilité logique du récit qui ne peut aboutir qu'à une contradiction mortelle du point de vue du sens. Le monothéisme a fabriqué l'homme à l'image d'un dieu amorphe autrement dit comme *regard sur le vide*. En psychanalyse le second stade de la représentation infantile : l'Autre prendra la place de ce vide – et le vide remplira l'altérité déniée. La clé du Tertiaire est remise à cet étrange quadrumane, préféré du dieu car doté comme lui de cette vue insolite et littéralement extrasensorielle parmi les animaux aveugles à la lumière, et animé par lui du souffle divin...

Le meurtre originel

Le couple adamique “désobéit” et se voit exclu du Tertiaire, puni et voué à une existence misérable et cruelle de labeurs, de souffrances *et de mort*.

Son crime est censé avoir été celui du désir. De connaître (la rencontre), d'épouser le désir de l'autre plutôt que d'obéir à l'ordre et de rêver (la nourriture même de la psyché).

La malédiction est triple : l'homme “gagnera son pain à la sueur de son front”, la femme “enfantera dans la douleur” et tous deux se vêtiront désormais pour “cacher leur nudité”.

C'est dans la punition qu'on comprend de quoi est fait en vérité le crime. Travailler de ses mains, accoucher dans la douleur et protéger sa nudité *sont les conséquences directes de la bipédie* :

1. *elle libère les mains de la marche*, oriente leur fonction vers la transformation de l'environnement et celle-ci ouvre l'intellect ;
2. *la station debout rend les accouchements difficiles et donc douloureux* du fait du changement postural et anatomique du bassin ;

¹¹ Date à laquelle seraient apparus les premiers primates à l'ère tertiaire – l'apparition de l'homme étant, elle, datée à -15 millions d'années (ère quaternaire). Ce qui laisse plus de 30 millions d'années au(x) chaînon(x) manquant(x) pour accomplir son/leur œuvre “d'enchaînement”...

3. *la bipédie expose enfin les organes génitaux mâles et les utérus gravidés femelles* à la pesanteur, aux chocs et blessures.

J'insiste sur le fait : le couple adamique est en réalité un couple de primates.

Qui, selon la genèse monothéiste, décide donc de lui-même de son hominisation en se mettant debout. Ce qui, si l'on écoute la parabole, est un abominable crime. *Mais en quoi est-ce un crime ?* Les trois malédictions hurlent cependant à tel point la culpabilité qu'on est bien obligé de s'interroger : il a dû y avoir crime. Quel est-il ? Ici le mythe frapperait par l'exactitude du point de vue biologique et anatomique (à moins que ce ne soit la paléoanthropologie qui ne trouve pas meilleure explication à sa quête que l'obscur fable biblique dont ses chercheurs sont pour la plupart, même à leur insu, nourris). Mais la question subsiste : qu'est-ce qui *manque* à cette fable ? Où est passée la victime si le crime est meurtre ? L'indice de ce qui fut tué (et dont l'assassinat se répèterait toujours de manière obsessionnelle *dans l'histoire*, conformément à la psychose) serait là. Dans ce qui manque. Le reste absent et le refoulé.

On est tenté de répondre : ce qui manque, c'est justement *le chaînon manquant*.

Il faut comprendre ici qu'il s'agit là forcément d'un chaînon *parental* manquant. Doit-on supposer, aux âges préhistoriques (du Ternaire au Quaternaire) de la lente hominisation, le meurtre collectif de l'intermédiaire entre les grands singes et l'homme par ce dernier ? Autrement dit parricide et matricide effectifs ? Ou bien la disparition progressive des parents, perte fantasmée comme meurtre par le désespoir que la culpabilité transforme en faute pour le conjurer ? L'humanité effaçant ainsi ses traces sous la terreur infantile s'inventerait une origine *toute autre* qui, croit-elle, l'exonèrerait par l'expiation de la filiation traumatique ?



Singe face au squelette (Gabriel von Max, 1900)

Peur de la mort et infanticide

Parricide et surtout matricide sont inconnus chez l'animal. En revanche l'infanticide y est pratiqué soit par les mâles voulant se réapproprier les femelles, soit lors de crises, de mutations sociales aigües notamment chez les grands singes. Il est aussi commis par les mères dès la naissance d'un petit mal formé et avant que le lien ne soit constitué. En revanche, lorsque une mutation se révèle *après constitution du lien*, les mères tentent l'impossible pour réadapter le petit – jusqu'à mettre parfois en péril l'ordre normal de leur mode de vie. En cas d'échec le groupe tranche la question (par l'exclusion, l'abandon et plus rarement la mort). Faut-il alors supposer aussi que cette progéniture *déviante* qu'étaient les premiers hominiens ait pu d'abord subir, de la part de la génération précédente, un infanticide de masse (le massacre s'étendant sur bien des générations : on parle de 35 millions d'années) pour, *in fine*, parvenir à "gagner" le droit à la vie au prix de l'élimination, en retour, des parents ? L'écho du génocide originel nous parlerait-il avec une force plus directe dans les tables rases, générations sacrifiées, meurtres symboliques des pères et repoussoir des mères qui ne cessent d'ensanglanter notre histoire ?

Le dieu voudra d'ailleurs détruire sa progéniture (le Déluge), répétant l'infanticide *et se dévoilant ainsi comme l'avatar imaginaire de la génération parentale meurtrière*. Une question surgit : quelle est alors la fonction du monothéisme au-delà des "productions de sens" dont on le gratifie, là aussi, de façon obsessionnelle ? Pourquoi la puissance d'un tel délire sur l'origine est-elle opérative à ce point sur les esprits – au-delà des contraintes par lesquelles il s'imposa ? Car la conversion forcée ne suffit pas à persuader chacun d'une vérité dans laquelle il se reconnaisse dans l'inconscient à ce point : fantasmer ce dieu-là c'est rêver de maîtriser un trauma porteur d'une d'épouvante – c'est-à-dire d'un *pouvoir* – égale à celle dont on pare un tel dieu. La violence du trauma initial fut-elle si absolue que seule l'élaboration d'une force unique, totale et omnipotente pouvait en faire image ? Le monothéisme serait la tentative – névrotique donc vouée à l'échec – de résoudre et dépasser la mémoire, aveugle et paralysante, du trauma.

"Nous sommes tous les héritiers d'une longue lignée de meurtriers", écrit Freud. Tuer est un crime. En miroir, être mortel signe la faute. Plus exactement : en regard du mythe de l'immortalité (humano-divine) perdue par la bipédie, être mortel ferait preuve du crime.

Lue dans son envers, l'immortalité mythique que la bipédie abolit est exactement *l'ignorance de la mort dans laquelle serait l'animal*. Lus dans leur envers, les rêves d'immortalité et de paradis perdus ne disent pas autre chose que le désir d'ataraxie stérile, meurtre symbolique de l'enfant, son "inutilité" dès lors avérée car un immortel n'a nul besoin d'enfanter pour se perpétuer. Un immortel ne met pas d'enfant au monde...

Ainsi lira-t-on, dans les racines de cette peur de mourir dont on fait le pivot des croyances, deux aspects d'une même terreur primaire : si nous sommes ses enfants, ses créatures, alors dieu est mortel. Et s'il est immortel, c'est nous qui sommes inutiles, indus et asensés...

Le croyant peut retourner cette équivalence dans tous les sens, la dissoudre dans l'espoir de toutes les miséricordes fumeuses, déguiser sa rigoureuse logique sous tous les oripeaux d'un mystère forcément inaccessible, l'évidence lui en reste chevillée à l'inconscient comme preuve d'une escroquerie magistrale, fondamentale. Ce sera à l'animal (et aux humains bêtifiés) qui, paraissant ignorer la mort, prend figure de l'immortalité perdue, de payer l'escroquerie.

Aussi l'utopie de *croire* que le monothéisme pourrait être un progrès *dépassable* par rapport aux formes religieuses antérieures est-elle, de mon point de vue, tout à fait vaine. Notre atroce économie, parfaitement psychotique, réglant actuellement les questions des retraites (survie de parents destinés à mourir) de la bioéthique (sélection des embryons), de l'eugénisme rampant et des délires d'immortalité aux portes de laquelle se tiendraient les plus riches ne peut trouver d'autre justification que le traumatisme dont le monothéisme est la résolution névrotique.

Il n'est pas à dépasser, il est à déconstruire. Ce qui implique qu'il faille aussi nous rendre capables de "construire l'inconscient comme réservoir de l'intolérable"¹².

Revenons à l'infanticide. Abraham sacrifie Isaac. L'enfant-animal doit être égorgé sur l'autel. Il est parfaitement logique que la figure d'Abraham, prétendant, en réparant les conséquences du crime originel, recouvrer "l'immortalité perdue des origines", veuille sacrifier son fils. Cela l'est encore plus si, effectivement, l'hypothèse de l'effacement (ou meurtre) collectif du chaînon parental originaire peut avoir quelque consistance psychique et symbolique, de même que celle de l'infanticide de masse (à l'aube du Quaternaire) qui pourrait le corrélérer.

Intervient ici, sur la question de la peur de la mort, un autre degré de signification : ce n'est pas tant la peur de sa propre mort qui fait se tourner l'adulte vers la religion. La mort qui est ici l'impossible, c'est la mort de l'enfant. Impossible à double titre – et pas seulement par la

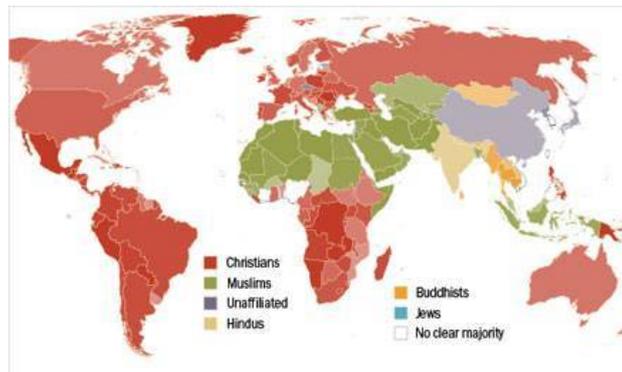
¹² Alain Ferrant, « Céline, l'analyste et l'immonde interne », *Revue Topique* n° 118 *Le psychanalyste lecteur de l'écrivain*, L'esprit du Temps 2012 p. 16. Cette "mémoire du fond des âges dont chaque être humain naît à son insu porteur" (Freud) réfère probablement à un passé traumatique autant qu'elle appelle la nécessité dont parle Alain Ferrant. Sans doute ce substrat constitue-t-il le noyau sur lequel l'inconscient (individuel) se forme dès le premier refoulé mais cela n'a rien à voir avec le concept junguien "d'inconscient *collectif*", entité impossible. Car ce qui est collectif ici, c'est le trauma. L'inconscient formé par le refoulement de celui-ci est un processus psychique strictement individuel. Que nous le répétons tous est une autre question...

culpabilité que le parent ressent lorsque son enfant le signe comme lui-même à mourir et qu'il reste désirant néanmoins transgresser cette assignation – mais parce que la perte d'un enfant, tout en réalisant ce renvoi insensé à l'immortalité, est *l'irréparable absolu, le délirant de l'absurdité du monde, la négation du sens*. Non-sens total que le mythe abrahamique, fantasmatiquement, *répare*. Le dieu est meilleur que cet homme borné : il sauvera son enfant. Car la perte de l'enfant renvoie toujours le parent à sa responsabilité, vie éternelle projetée du "il aurait suffi que je...". S'il est une perte que la religion, ici, prétend réparer, s'il est une mort qu'elle prétend effacer, c'est celle-ci. La mort redoublée, en quelque sorte, l'irréparable impossible à dénouer jamais : la parentalité, peut-être infanticide, des "chaînon manquant". Elle est ici rappelée par le mythe *exactement de la même manière que les enfants répètent, adultes, la maltraitance subie de leurs parents*. Chez les mammifères, ce sont les mères et les filles qui, par obscur instinct (mitochondrial peut-être), refusent de s'accoupler à leurs fils, pères ou frères : soit elles rejoignent un autre groupe, soit les mâles s'en vont. Le monothéisme, lui, confère à l'autorité masculine la charge du tabou de l'inceste. Transfert *sexuel* d'autorité, sans motif, à rebours du monde "naturel"... L'infanticide abolit le temps, la vie et la mort dans un délire d'immortalité chronophage. Mais l'inceste fait de même : l'enfant violé est interdit de devenir, forcé d'épouser son passé – son parent. Le meurtre, en anéantissant le devenir de l'autre, assigne le meurtrier à l'intenable posture d'être *l'autre du mort*. Infanticide, inceste et meurtre relèveraient ici de la même pulsion.

Polythéisme réel sous la revendication monothéiste : le retour de l'animal

L'invention du dieu monothéiste serait l'abstraction *substituée* à l'absence des parents animaux décimés, dans tous les cas perdus et étrangers. Hélas, le dieu lui-même (mythe infantile projeté comme solution définitive) répètera encore l'infanticide en sacrifiant son fils pour sauver le monde, sanctifiant définitivement le crime ("Tuez les tous et dieu reconnaîtra les siens"). Le christianisme signe la chute de l'abstraction divine au rang de ses "créatures animales objets rejetés" : le fils de dieu est *l'agneau...* L'Islam mahométan vient en réaction à cette déchéance. L'héritage rationnel grec qui sous-tend le dogme chrétien exige que la *logique* valide le discours mythique : d'où ces chimères telles que la virginité d'une mère, des paradis pleins de délices et des miracles effaçant la faim, l'inégalité et jusqu'à la mort même. Coup double : d'une part la logique du récit est sauve, d'autre part la nature délirante de ces inventions constituera l'épreuve et la mesure même de la foi du croyant – le sacrifice consenti de ses sens et de sa raison critique. La restauration de l'innocence animale ignorant la mort et le crime triomphe dans la métaphore du troupeau de brebis et la logique du processus paranoïde s'enchaîne avec son cortège de massacres. En chacun l'animal se dédouble : bon agneau et méchant loup.

Il ne suffit pas de crier "ni dieu ni maître" mais il ne faut pas cesser. Ni de caricaturer et de "blasphémer" (comme si le délit faisait déjà loi). Mais il faut *plus*. Eduquer, critiquer, analyser en nous et dans les textes qui nous *im/ portent* les racines de nos terreurs, et dans l'histoire paléanthropologique ces traces du fracas originaire que nous continuons à souffrir et à faire supporter partout. Il faut être attentif à ces infanticides d'individus déviants que nos "grands cousins simiesques", peut-être, persistent à perpétrer au lieu de persister, nous, à les imiter en voulant faire rentrer nos déviants dans le rang ou, pire encore, nous entêter à bidouiller un immortel con génétiquement parfait. *Car nous ne savons pas vers quoi nous tendons, ayant oublié de qui et comment nous venons et ignorant tout du temps dans lequel nous nous transformons.*



Les trois monothéismes domineraient aujourd’hui le monde. A preuve les études “chiffrées et objectives”, toutes menées du point de vue croyant (on attend un chiffrage des athées et agnostiques)¹³. Ces religions constituent un néo-hénothéisme qui veut se faire admettre, sous couvert d’œcuménisme, comme “laïcité”. Trinité hénothéiste maintenue en cohérence par *l’économie* qui les unit. Ainsi les religions se constituent-elles elles-mêmes en divinités d’un renouveau polythéiste. L’insurmontable contradiction du monothéisme est là, dans cet éclatement qui ne peut chercher à se résoudre que par d’incessantes guerres au nom de l’Un. La contradiction du capitalisme reproduit ce schéma : “le capitalisme est contradictoire exactement comme l’individu névrosé l’est : en cherchant à réaliser ses buts par des moyens qui les contrarient constamment”, écrit Castoriadis¹⁴.

Le massacre animalier s’inscrit explicitement dès le mythe du fratricide qui suit le drame originaire. Caïn, végétarien aux lentilles, tue Abel, éleveur de *moutons* et “aimé” du dieu qui, à l’image de son créateur humain, préfère comme lui le gigot à la salade : sanctification de la *vocation animale à l’alimentaire* et de son exploitation illimitée, croyance en une croissance capitaliste infantile infinie. Etre adulte impliquerait au contraire de cesser d’être en croissance *automate et imaginaire*. Le fratricide dit le combat perdu d’une humanité caïnique refusant d’occuper le sommet de la chaîne alimentaire. Pourquoi ? *Parce que l’essentiel – l’inconscient – est de transmettre la culpabilité initiale*. L’échec du fratricide renvoie à l’exemple parental originaire et redouble l’indice du crime. De béliers en moutons, de brebis en agneaux, au fil de métaphores matraquées l’étable-église chrétienne exploitera son troupeau de fidèles, agneaux sacrifiés, brebis bêlantes et vélantes. Car nous sommes *des* animaux – entendre ici la préposition comme génitive. L’humanité “fautive” de bipédie s’assigne ainsi elle-même à l’animalité trahie des origines, priant à quatre pattes et consentant à son tour à la castration, à la tonte et à se faire aliment de ce système délirant de *rétribution* qui a pour nom capitalisme et dont la perversion n’aime rien tant que référer aux mythes judéo-chrétiens lorsque ses bases tremblent.

L’Islam voudra restaurer la tradition monothéiste en se construisant en écart au récit judéo-chrétien, à sa logique dramaturgique héritée des Grecs et en visant un degré supplémentaire d’abstraction à travers un discours impératif et abstrait de l’histoire, nouvelles tables de la loi. Mais le fondement demeurant le même, la faillite de l’abstraction, en conséquence, est pire.

Viennent aujourd’hui s’agglutiner à la grande gamelle politique, économique et sociale pétrie de crédulité toute religion autoproclamée et autres spiritualités. On est loin du protestantisme comme seul moteur du capitalisme (Max Weber) : toutes les boutiques ont appris la leçon. De même nul n’est dupe de la vocation pacificatrice clamée par le catholicisme (si généreux en marché de pardons pour lui-même¹⁵) face aux massacres islamistes : il ne voit probablement

¹³ *Monde des religions* 2013 citant le “Pew Forum on religion & public life” présenté comme “centre de recherche indépendant” : sur les 16 % de la population mondiale ne se reconnaissant dans aucune religion, “une partie resterait attachée à la croyance en un dieu”... autrement dit tout le monde croit plus ou moins en quelque chose.

¹⁴ Cornelius Castoriadis, *L’Institution imaginaire de la société*, Seuil 1975.

¹⁵ Voir les excuses et demandes de pardon papales censées apporter à l’Eglise la miséricorde de la loi *civile* sur ses crimes (des génocides à la pédophilie avatar de l’inceste : tous conséquences d’un dogme réellement psychotique).

pas d'un si mauvais œil ce "bras armé" réaliser des basses œuvres auxquelles il répugne – tant que sa hiérarchie n'est pas attaquée. Mais il en récolte déjà les bénéfices. Prêt à creuser de nouveau à même les charniers sa place "universelle" – totalitaire et violente, forcément¹⁶.

De nouveaux dogmes surgissent, tout aussi délirants : scientologie, écologisme ascétique, véganisme¹⁷... Ils ne constituent aucune réponse rationnelle au problème. Le réel inassimilable de la mort nous appelle tous – c'est là le lot psychique commun – à le recouvrir de reflets, à confondre le vrai et le réel c'est-à-dire à accueillir une théologie. Une vérité totalisée, abstraite du doute, de l'approximation et des aléas du devenir et, parce qu'il lui faut satisfaire à la logique, argumentée par des faits, des chiffres et des prévisions. Ainsi, substituer le vrai au réel s'opère-t-il au mieux par le dogme économique : telle est la réalité aujourd'hui puisqu'universellement imposée et consentie. Mais sa scientificité est aussi croyance. Sans ce pouvoir institué comme "naturel", aucun dogme ne tiendrait. Derrière le miroir de ses self-services, comme tout totalitarisme, le capitalisme a besoin du religieux. De croyance et de crédulité. Plus précisément : *de la terreur fondant l'ordre* inhérente au dogme monothéiste.

26.01.15 Anne Vernet
(membre de l'A2IP)

¹⁶ Les exactions perpétrées par les sectes protestantes évangélistes sévissant en Afrique ne cèdent rien à l'horreur des attentats islamistes. Mais là, le silence règne.

¹⁷ Sur la question du plaisir que nous avons à consommer de la viande, je renvoie à Jocelyne Porcher, INRA (*Etre bête*, Actes Sud 2007). Nous pourrions "végétaliser" la production d'aliments carnés à partir de la culture de tissus musculaires générés par des animaux *bien soignés* ainsi que cela se fait pour la production de greffons organiques.